

ET SI ON APPROCHAIT LES CHOSES AUTREMENT ?

par Maurice TITRAN

Pédiatre, Médecin Directeur du Centre d'Action
Médico-Sociale-Précoce de Roubaix

Je vous remercie de m'avoir invité à ce colloque et de m'avoir permis d'apporter peut-être, de l'endroit où je me situe comme pédiatre, un autre point de vue sur le récit autobiographique de Marguerite Yourcenar qui évoque notamment les circonstances de sa venue au monde. Tout d'abord, je voudrais rappeler les antécédents du père de l'écrivain pour essayer de comprendre dans quel état celui-ci pouvait se retrouver après la naissance de sa fille. Michel de Crayencour fut partagé entre les joies d'accueillir le nouveau-né et le chagrin causé par la perte de sa femme à la suite de l'accouchement. Il faut rappeler que quelques années auparavant, il avait déjà perdu deux femmes auxquelles il était fortement attaché. D'après ce que j'ai lu, ces décès furent également causés par « une petite intervention » sans doute liée à la transmission de la vie. Le père a donc déjà vécu ce qu'est la perte d'un être cher.

Marguerite donne également une description des quelques jours que Fernande vit après l'accouchement ; quelques jours qui vont à peine lui permettre de découvrir son enfant et de se préparer à quitter la vie. Il faut s'imaginer le scandale que peut représenter la mort d'une mère après un accouchement. À l'époque, au début du XX^e siècle, il existait une forme de résignation par rapport à cette réalité têtue qu'était l'infection ; une infection que l'on ne connaissait et maîtrisait que très mal et qui pouvait entraîner la mort de la mère et celle quelquefois même de l'enfant. C'est certainement la raison pour laquelle on a rapidement baptisé la petite Marguerite. En effet, il n'était pas habituel de procéder à des baptêmes aussi rapides sauf, peut-être, dans des circonstances où l'on avait peur de perdre l'enfant. La peur était bien là. Marguerite Yourcenar nous dit d'ailleurs que, pendant cette semaine, elle était nourrie de lait froid. S'agissait-il véritablement de lait froid ou d'un calembour qui vient de l'effroi que l'on pouvait ressentir ?

Par rapport aux manœuvres obstétricales qui ont été mises en œuvre pour faire naître l'enfant, j'ai lu que le médecin qui avait procédé à l'accouchement avait été mis dehors sans qu'il ait eu le temps de rassembler son matériel. Ce n'est qu'une semaine plus tard que l'on restitua ses forceps au médecin. L'application du forceps est un art véritable, il faut énormément d'expérience, de savoir-faire. Cette application se fait d'autant mieux que la mère bénéficie d'un analgésique. Le forceps protège le bébé, c'est un véritable casque que l'on applique sur la tête du nourrisson et la description qui est faite de l'accouchement ne traduit en rien un traumatisme crânien. On ne signale nulle part la présence de stigmates. En revanche, il a dû y avoir une contamination bactériologique pour que la mère meure d'une fièvre puerpérale. Cette fièvre a la particularité d'entraîner une grosse atteinte de l'état général, une atteinte hépatique, puis cette infection touche les reins et on constate une anurie terminale.

Maurice DELCROIX : *Est-ce que cette maladie pouvait être provoquée par un résidu placentaire ?*

Cela est tout à fait probable dans la mesure où le médecin a été expulsé et sans doute n'a-t-il pas pu procéder à une expulsion du placenta convenable.

On parle également à un moment donné de la réaction de la mère qui a détourné le regard lorsqu'on lui a présenté son bébé. En pédiatrie, c'est extrêmement fréquent. Lorsque les mères ont par trop souffert pendant leur grossesse et au moment de l'accouchement et lorsque l'enfant ne correspond pas au rêve que ces mères se sont constitué durant les neuf mois d'attente, il arrive très souvent qu'elles détournent leur regard du nouveau-né. Pour nous, les pédiatres, cette réaction n'est pas du tout inquiétante. Notre mission est alors d'aider l'enfant à faire naître sa mère. Nous travaillons en « réciprocité », nous légitimons la réaction de la mère qui ne présume en rien de son futur talent maternel. Nous essayons de comprendre les raisons de cette double souffrance ; la première étant celle de ne pas pouvoir regarder l'enfant, la seconde étant de ne pas jubiler de devenir maman. Ce qui cause également une certaine souffrance chez l'enfant.

Maurice DELCROIX : *Il y a aussi le fait que Fernande sait qu'elle va mourir et par conséquent, lorsqu'elle dit « si la petite a jamais envie de se faire religieuse, qu'on ne l'en empêche pas », elle énonce en quelque sorte son testament.*

Et si on approchait les choses autrement ?

Tout à fait. Il faut également rattacher ce testament au berceau bleu...

Maurice DELCROIX : *Voué à la Vierge. Marguerite Yourcenar ne portera d'ailleurs que du bleu jusqu'à l'âge de sept ans.*

Il s'agit, en fait, de se protéger de la mort. Fernande, en prononçant cette phrase, veut d'une certaine manière sauver la vie de sa fille. Elle désire la vouer à cet état car, dans son cas, la vie de couple l'a menée à une fin tragique. Fernande aime donc assez son enfant pour vouloir la protéger et lui éviter un destin terrible.

Maurice DELCROIX : *En fait, Marguerite Yourcenar attribue cette formule à son père ; je suis fort sceptique pour ma part puisque ce sont des phrases assez stéréotypées. J'ai cherché dans Souvenirs pieux l'expression exacte, mais je ne l'ai pas trouvée. Je ne doute pas que l'on puisse un jour la retrouver. Le fait que Marguerite Yourcenar choisisse de l'attribuer à son père est très intéressant. Il faudrait faire ici un travail de recherche sur les rapports qu'entretenaient le père et la mère de l'écrivain.*

Michel a revécu dans ces circonstances la souffrance qu'il avait éprouvée quelques années auparavant en perdant deux êtres qui lui étaient chers. Il a tout mis en œuvre néanmoins pour que sa fille vive et il l'a entourée notamment de personnes aimantes qui ont tissé d'étroits liens avec elle. Ces personnes n'ont cependant jamais été considérées par la famille de Marguerite Yourcenar. On ne peut pas imaginer, en effet, que les soins apportés par les domestiques aient eu une quelconque incidence sur le développement intellectuel de l'écrivain qui était sans doute une enfant précoce. Les enfants dits « précoces » développent très rapidement leurs sens, ce qui peut être bénéfique, mais aussi quelquefois destructeur. Les sensations peuvent parfois être tellement fortes qu'elles empêchent l'enfant de penser, de reconstruire le monde qui l'entoure. Or, Marguerite Yourcenar rencontre Barbe, une jeune femme qui va « sculpter son corps de baisers ». Je crois que cette dimension affective apportée tout au long de l'enfance de l'écrivain lui a permis de jubiler tranquillement de la vie malgré les ressentiments de la famille qui n'a jamais pu oublier la mort tragique de la mère. Les réminiscences des circonstances tragiques de la naissance de Marguerite Yourcenar ont sans doute joué un rôle important lorsqu'elle a voulu organiser elle-même sa propre vie. Ensuite, avec sa sensibilité d'artiste, elle a dû tenter de

saisir la différence existant entre ce qu'on lui avait dit de sa naissance et ce qu'elle-même avait pu en ressentir.

Le cadre naturel et paisible qui entourait Marguerite Yourcenar au Mont-Noir, la richesse des relations humaines dont elle bénéficiait, ont préservé ses talents et sa sensibilité d'écrivain. C'est d'ailleurs là qu'elle les a déployés. Il existait tout de même une injustice ; la famille de Marguerite l'obligeait à construire son avenir sur un drame et elle ne reconnaissait pas la bonté de Barbe...

Maurice DELCROIX : *Barbe a d'ailleurs été chassée brutalement à cause de ses sorties peu convenables et personne n'a prévenu la petite Marguerite de son départ. Cela a dû être comme une deuxième mort...*

Tout à fait. Et je dois dire que ça me rappelle un peu ce qu'a vécu Françoise Dolto... Comme vous le savez, Françoise Dolto s'est lancée contre vents et marées dans de longues études de psychiatrie et de pédopsychiatrie puis elle a découvert la psychanalyse et Lacan en particulier. Un jour, elle lui a raconté un rêve qui revenait récurrent : celui d'un homme en uniforme à brandebourgs. Lacan a demandé alors à Françoise Dolto de rechercher dans son passé ce qui aurait pu la marquer à l'âge de deux ou trois ans. La jeune femme a ainsi appris que sa famille avait engagé une Irlandaise au pair pour s'occuper d'elle. Cette Irlandaise qui avait des mœurs légères et fréquentait souvent les hôtels parisiens, ne se souciait pas de confier le bébé aux maîtres d'hôtel pendant ses rendez-vous « galants ». Lorsque la vérité a éclaté, la bonne a très vite été chassée du domicile familial sans que l'on ait pris la peine de prévenir la petite Françoise Dolto. L'enfant, dès qu'elle s'est rendu compte de l'absence de la nounou, a été en proie à une véritable détresse.

La grande différence entre Dolto et Yourcenar, c'est que Dolto perd son tuteur avant qu'elle ne sache parler tandis que Yourcenar peut parler de sa détresse. Un enfant qui a perdu un être aimé recherche sans cesse les causes d'un tel départ ; il lui arrive même de se culpabiliser.

Maurice DELCROIX : *Quel rôle donnez-vous à Jeanne, la mère élue, par rapport à cette frustration ?*

Elle fait complètement partie des souvenirs reconstruits.

Maurice DELCROIX : *Elle ne fait donc pas partie d'une espèce de transcendance de l'expérience psychologique ?*

Et si on approchait les choses autrement ?

Si, dans une certaine mesure... dans la mesure où il y a des tentatives d'aider, d'aimer, mais aussi de diriger l'enfant...

Maurice DELCROIX : *À un moment donné, Marguerite Yourcenar dit à propos de Jeanne qu'elle sait que « seule la vérité est belle ». Un épisode dans la vie de la jeune enfant aurait dû lui faire détester Jeanne ; lorsque le père s'aperçoit d'un mensonge de sa fille et qu'il présente Jeanne comme un modèle de sincérité à suivre. Or, l'effet est tout à fait inverse. Je crois donc qu'il faut accorder autant d'importance à ce que vous appelez la « reconstruction » qu'au traumatisme. Je voudrais vous rappeler un autre exemple qui pourrait vous intéresser. Je voudrais parler, en effet, de la manière dont Marguerite relate l'accident de Versailles, qui a été évoqué tout à l'heure, et dont son grand-père a réchappé par miracle. Elle le décrit en train de se frayer un chemin à travers les sièges renversés, les corps meurtris... et Marguerite compare cela à un accouchement puisque le grand-père s'extrait du train enflammé. Ici, il s'agit tout de même d'une reconstruction à l'envers puisqu'elle vit cet accouchement comme une horreur...*

Mais il est vrai que l'accouchement est une grande aventure, autant pour l'enfant que pour sa mère. Il ne faut pas oublier que la vie des femmes était mise en jeu à chaque grossesse. Pendant des siècles, les femmes ont non seulement risqué leur vie, mais aussi leur fécondité, ce qui pouvait leur faire perdre leur rang social.

Le bébé qui quitte le monde intra-utérin perçoit la vie d'une manière différente que lorsqu'il était encore dans le ventre de sa mère. Le placenta est le compagnon fidèle du bébé, celui qui lui permet une régularité dans la perception des signaux de toute sorte ; ceux qui lui viennent de lui-même, du placenta, mais aussi de la mère. Le placenta est aussi un moyen pour le bébé de protéger sa mère durant tout le temps de la grossesse. Le fait de perdre le placenta à la naissance est vécu comme une première expérience de la mort. Tous les bébés vivent l'expérience de la mort d'une partie d'eux-mêmes.

Maurice DELCROIX : *Comme vous n'avez jamais eu de bébé en consultation, vous pouvez convenir du fait que le travail du médecin, qui tente d'établir le type de rapport liant une mère à son enfant, est également un travail de reconstruction.*

Les enfants, même s'ils ne disposent pas tout de suite de la parole, se font comprendre par le biais de leur comportement. Grâce aux nouvelles techniques, comme la succion non nutritive, on s'est aperçu

que la manière de téter d'un bébé pouvait varier en fonction de son seuil de vigilance par exemple. En soumettant le bébé à la voix de sa mère, on peut aussi constater que l'enfant sait faire la différence entre certains phonèmes.

Maurice DELCROIX : *Le fait que le nouveau-né ne voit pas à la naissance implique nécessairement, qu'au niveau de l'émotion et des perceptions, il y ait des stades de développement difficilement sondables sans une réponse de la mère.*

La vision des bébés se fait déjà *in utero*, mais c'est une vision crépusculaire bien sûr. À la naissance, c'est la lumière qui l'éblouit et qui l'empêche de voir. Le bébé dispose en revanche de ce qu'on appelle la vision d'alerte, la vision périphérique et crépusculaire. La mère doit donc plutôt se mettre à la périphérie du bébé, dans la pénombre, si elle souhaite être vue. Le bébé au sein, par exemple, voit sa mère de profil.

Michèle GOSLAR : *C'est en tant que biographe de Marguerite Yourcenar que j'ai une question très importante à vous poser. Si j'ai bien compris, vous considérez que la perte de Barbe a eu un effet culpabilisant sur Marguerite Yourcenar, même si elle n'y était pour rien. Vous avez dû lire aussi dans Souvenirs pieux le passage intitulé étrangement l'Accouchement, là où l'on s'attendrait plutôt à avoir un chapitre intitulé « naissance » puisqu'il relate la naissance de Marguerite Yourcenar et se termine sur la mort de sa mère. Ma question est la suivante : pensez-vous que, dans les deux cas, Marguerite Yourcenar s'est sentie coupable et pensez-vous que cela ait pu avoir une influence plus tard sur ses choix affectifs, notamment sur son attirance pour les hommes homosexuels, ceux qui pouvaient le moins être capables d'amour à son égard ?*

Sans doute pas capables d'amour, mais de tendresse... et quand un enfant vit des situations dures comme celles-là, bien souvent il lui arrive d'organiser sa vie future de sorte que ces événements ne se reproduisent pas. Ces modes de comportement sont particulièrement démonstratifs chez les enfants autistes. Ils s'ancrent dans des stratégies de fonctionnement stéréotypés afin de se donner l'illusion de maîtriser la réalité.

Le cas de Marguerite Yourcenar est différent. Le problème est qu'on ne lui a pas expliqué pourquoi Barbe est partie. Il faut donc que la jeune enfant se construise une explication. Il faut qu'elle s'en sorte par le haut. On peut rejoindre d'ailleurs les théories de Cyrulnik sur

Et si on approchait les choses autrement ?

la résilience. Marguerite Yourcenar tente de rendre, malgré tout, sa naissance positive.

Michèle GOSLAR : *Il faut ajouter ici que l'on n'a pas chassé Barbe parce qu'elle emmenait la petite Marguerite au bordel, mais parce qu'elle était enceinte du père...*

Maryla LAURENT : *Est-ce que c'est la peur qui pousse Marguerite Yourcenar à ne donner, jusqu'à l'âge de soixante ans, qu'une date de naissance antérieure à sa véritable naissance ? Pourriez-vous, Madame Goslar, commenter cette phrase de votre livre où vous supposez que Marguerite Yourcenar ne divulgue pas sa véritable date de naissance parce qu'elle ne veut pas être à l'origine de la mort de sa mère.*

Michèle GOSLAR : *Le fait est qu'en 1956, lorsque Marguerite Yourcenar demande à un astrologue de Paris son thème astral, elle donne deux dates : le 7 et le 8 juin 1903. Il existe des agendas tenus à la fois par Yourcenar et Grace Frick où l'on remarque qu'elle fête son anniversaire le 7 juin et ce, jusqu'en 1956. L'astrologue la convainc néanmoins de donner la date correcte... Il faut savoir qu'il existe divers documents dans lesquels figure la date de naissance exacte de Marguerite Yourcenar : son diplôme de baccalauréat de 1919, un dossier de police à Bruxelles daté de 1929... Mon interprétation, c'est que Marguerite Yourcenar veut nier les conséquences de sa naissance, c'est-à-dire la mort de sa mère. Inconsciemment, la meilleure façon de nier ce fait est d'imaginer être née un jour auparavant. Marguerite Yourcenar a tant répété n'avoir pas souffert du manque de sa mère que l'on peut douter de cette affirmation.*

Si vous permettez, il n'y a pas que la mort de la mère, il y a aussi la souffrance du père... Le bébé éprouve tout ce que vit son entourage. Aujourd'hui, les pédopsychiatres insistent beaucoup sur le fait qu'il faut raconter aux enfants l'histoire de leur naissance et faire en sorte qu'elle soit la plus belle possible. Or, dans le cas de Marguerite Yourcenar, personne ne prend le temps de le faire. Il faut légitimer le désespoir, la colère, l'angoisse de l'environnement familial tout en légitimant le droit de l'enfant à éprouver un sentiment différent. On ne peut pas être sûr en revanche qu'avec ce dialogue, Marguerite Yourcenar aurait écrit une œuvre littéraire aussi riche et intense.

Maurice DELCROIX : *J'ai quelque crainte chaque fois que l'on adopte, vis-à-vis d'une œuvre littéraire, le point de vue du biographe, que l'on soit sans cesse en quête de causes. C'est l'effet qui a séduit,*

fasciné... et on veut parfois savoir, avec cet aspect intéressé, le « truc » pour devenir un bon écrivain. Mais pour l'analyste des textes, l'important c'est ce que l'auteur a construit et non ce dont il a souffert. Vous me direz, l'un vient de l'autre, il n'empêche que la création littéraire n'est pas que le reflet d'un vécu traumatisant ; c'est une vie de surcroît, dans laquelle on pose des valeurs. C'est pourquoi, pour ma part, le personnage de Jeanne ne peut pas être mis de côté en disant « ce n'est qu'une reconstruction ». Au contraire, c'est là qu'il y a eu quelque chose à construire et que quelque chose a été construit. Finalement, Jeanne, Fernande et Marie sont des sœurs par la transcendance, par la mort ; Fernande a confié à Jeanne la mission de maternité dans la perspective d'une mort en accouchement. À cette époque-là, comme vous l'avez dit, la plupart des femmes avait une chance sur deux de survivre à l'accouchement.

Bérengrère DEPREZ : Je voudrais faire deux remarques sur ce qui vient d'être dit. La première se fait à l'appui de ce que vient d'énoncer Michèle Goslar sur la restriction temporelle des 7 et 8 juin. Si cette restriction temporelle appartient à la biographie, il y a dans l'œuvre de Yourcenar une restriction spatiale très importante. Au tout début des Archives du Nord, Marguerite Yourcenar décrit le monde avant l'arrivée de l'homme et elle a cette phrase révélatrice : « Contemplons ce monde que nous n'encombrons pas encore ». Je ne suis donc pas contre l'interprétation de Michèle Goslar concernant la date de naissance de l'écrivain.

Je suis contente que Monsieur Titran ait parlé des travaux de Cyrulnik sur la résilience parce que l'on pourrait dire que la manière dont Marguerite veut s'en sortir « par le haut », même si elle y met le temps, c'est de rattraper cette naissance meurtrière. Je n'aime pas trop les interprétations biographiques et psychanalytiques, mais Marguerite remet sa mère au monde dans un livre et donc, littérairement, elle essaye de réparer, retisser quelque chose... Dans Souvenirs pieux justement, elle dit « aujourd'hui, toutefois, mon présent effort pour ressaisir son histoire m'emplit à son égard d'une sympathie que jusqu'ici je n'avais pas ».

Catherine GOLIETH : Je suis une fidèle lectrice de L'Œuvre au Noir et d'habitude j'ai un point de vue plutôt littéraire. Vous m'ouvrez ici de nouvelles perspectives. Je me demandais sur un point de détail si l'histoire terrible d'Idelette qui tue son enfant à la naissance et qui déclenche par ailleurs la fin de Zénon n'a pas un lien avec la naissance de Marguerite Yourcenar ; comme un inversement, un négatif de sa propre naissance ?

Et si on approchait les choses autrement ?

Je pense que cette jeune héroïne est très abandonnée. Elle est considérée uniquement comme un objet de plaisir par tous ces jeunes moines et elle est ensuite abandonnée au moment de l'accouchement. On ne dit rien sur l'enfant qu'elle porte.

On observe encore aujourd'hui des femmes qui déniaient leur grossesse et qui arrivent à ne pas percevoir les mouvements de l'enfant qu'elles portent. Ces femmes accouchent et ne peuvent pas se représenter l'être qu'elles viennent de mettre au monde comme étant un bébé. Elles le tuent sans se rendre compte qu'il s'agit d'un être vivant.

Catherine GOLIETH : *Par rapport à Marguerite Yourcenar, il existe énormément d'éléments en commun. La dissolution d'une femme, la mort... Il y a toujours des conséquences dramatiques. Ne s'agit-il pas là d'une forme de thérapie pour l'écrivain ?*

Sans doute...

Maurice DELCROIX : *À propos de la question que vous vous posez, est-ce que vous vous êtes interrogée sur la force extrême de cette nouvelle orientale de la veuve Aphrodissia ? Vous avez un épisode comparable puisque l'héroïne doit étouffer son enfant entre deux matelas, l'amour qui la lie à son amant étant secret. À la fin de la nouvelle, cet amant se fait décapiter par les villageois. Aphrodissia enterre donc le corps puis va chercher la tête et dodeline cette tête comme elle le ferait avec un enfant. Ici, il y a une curieuse collusion entre l'amant et l'enfant dans un même rôle sanglant. Dans L'Œuvre au Noir, il n'y a pas qu'Idelette, il y a Hilzonde, l'avortement pratiqué par Zénon... Mais cette œuvre est une fresque sociale, il est donc difficile de départager ce que Marguerite Yourcenar choisit dans le possible racontable parce qu'elle en porte au fond d'elle-même la blessure ou ce qu'elle choisit parce que c'est d'époque. L'érudition est le meilleur des masques.*